

III

Le printemps commençait à faire crouler aux flancs du Sannin les neiges. De la fenêtre de mon bureau, je voyais la grande montagne dont la robe immaculée se striait peu à peu de longues rayures fauves. Puis, mon regard, abandonnant les cimes du Liban, se mettait à errer sur la mer. Quelquefois, quand le ciel était particulièrement limpide, je distinguais le cap Batroun, derrière lequel est Tripoli, ville des palmes bien plus que Jéricho. L'essaim des villages aux noms splendides, Djebel, Ghazir, Antelias, brillait au bord des flots. Dans la lumière, les perspectives s'abolissaient. Elle semblait un jouet d'enfant, cette petite église maronite, perchée là-bas sur un roc bleu. On cherchait le berger de ces maisons, troupeau pressé de chèvres grises ? Qu'étaient ces taches blanches sur la sombre nappe marine ? Des voiles, ou l'écume des vagues ?... Je n'avais pourtant aucune peine encore à m'arracher à cet anéantissement lumineux pour me remettre à ma tâche : dès les premiers jours, j'avais constaté que cette tâche, redoutée d'abord comme si

médiocre, s'annonçait, au contraire, fertile en merveilleuses émotions. Je n'avais été, jusqu'alors, que l'aiguille qui chemine sur le cadran. Il me plaisait maintenant, rouage, de saisir les raisons profondes de la course, d'y être pour quelque chose. Moi qui avais craint, installé dans ce poste sédentaire, de m'y mépriser, je me prenais soudain de pitié pour mon existence de la veille. Ces longues courses à cheval ou à dos de chameau, qui me transportaient de l'Oronte au Tigre, de l'Anti-Taurus à l'Anti-Liban, il m'apparaissait aujourd'hui que je les avais accomplies comme une machine. Je trouvais de la volupté à en percer, en cette minute, les buts voilés, à comprendre enfin la portée de la manœuvre que j'avais exécutée les yeux bandés sur l'immense échiquier du désert.

Ici, dans mon étroit bureau du Grand Sérail, bien plus que lorsque je volais avec mes méharistes à la poursuite d'un rezzou, j'avais l'orgueil de la grandeur du devoir qui m'incombait. Dans ces centaines de dossiers, de notes, de fiches multicolores que je dépouillais et classais sans trêve avec un amour méticuleux, c'était toute l'épopée française en Syrie qui surgissait, se déroulait, sans cesse en butte aux intrigues monstrueuses de nos ennemis, de nos alliés. Chacun de ces documents, c'était du sang, c'était de l'or, des trahisons, des dévouements. Par eux, je savais que tel haut personnage devant lequel je devais, pour

quelque temps encore, m'incliner dans les salons de Beyrouth, était un traître, une canaille ; que tel marin de l'île de Rouad, tel obscur paysan de la Bekaa se trouvait être un héros. Tous ces redoutables secrets, qui, du jour au lendemain, pouvaient coûter à tant d'êtres leur fortune, leur honneur, leur vie, on les avait remis entre mes mains, à moi, pauvre enfant de trente ans. J'en tirais moins de vanité que de respect pour cet uniforme qui, du seul fait que j'en étais revêtu, me rendait digne de ce terrible dépôt. Avec une exaltation faite à horreur et de fierté, quelque chose du sentiment qu'on a à soupeser une bombe, je maniais les tragiques fiches bleues, rouges, vertes, blanches : menées chérifiennes, menées anglaises, menées américaines... Ah ! monde d'ennemis souterrains contre lequel il me faut, mon cher pays, te protéger ! D'Hollonne, Roussel, Ferrières, naïfs soldats qui galopez, droits et fermes sur votre selle, à la tête de vos spahis, vous ignorez les trappes sournoises qu'on est en train de creuser sous vos pas, vous ne savez pas que, de tous côtés, votre tête est mise à prix. Moi, je sais, — je ferai échouer le guet-apens où on a rêvé de vous faire sombrer. Maintenant, j'ai vu l'envers de la trame. Tel rapport, que j'ai là sous les yeux, me permet de savoir de combien de guinées on a payé sa balle au bédouin qui m'en a fracassé le bras. Grâce à tel autre, je connais le péril auquel nous avons échappé, Walter et moi. une nuit que

nous étions en train de jouer tranquillement aux cartes dans un poste du Djebel Druze. Je te bénis, mon prédécesseur, mon frère inconnu, toi qui, de loin, par ton patient travail sous la lampe, nous as, ce jour-là, évité la mort. Ah ! Walter, tu peux être tranquille ! Ayant une telle responsabilité, un tel pouvoir préservateur de catastrophes, qui donc se laisserait amollir par la douceur de cette ville, qui donc trouverait le temps seulement de songer aux belles Syriennes qui dansent sous les lustres étoilés de la résidence, ou à la petite crinière rousse, à la triste chair mate de Maroussia ? Oui, je t'entends bien, mon camarade : « Michelle, dis-tu, et Michelle ? » Michelle, elle ne me détournera pas de mon devoir. Elle m'aidera.

Travaillons. Cheikh Saleh est depuis deux jours à Safita. Si j'allais voir ce qu'il y fait ? Le jeu en vaut la chandelle. L'émir Abdallah est parti en voyage d'agrément du côté de notre frontière sud. Attendre les renseignements de Déraa. Noury Chalaan est à Homs. Il est venu y acheter un phonographe ! Tiens ! Hobson est parti en automobile avec deux touristes anglais qui veulent voir Palmyre... C'est étonnant ce que l'on voyage avec facilité, dans ce beau pays.

— Mon capitaine, le courrier de France.

— Ah ! le *Lotus* est arrivé ?

— Oui, mon capitaine, il y a deux heures.

Je jette un regard sur la rada. C'est vrai, il est là, le beau bateau aux cheminées noires. Je le guettais pourtant depuis ce matin. Puis, mon travail m'a pris tout entier. Je ne me suis pas aperçu de sa venue. Me l'a-t-il apportée, la lettre, la lettre que Michelle et moi nous attendons depuis trois semaines ? Mon Dieu ! la voilà !

— Merci, Chrétien. Quelle heure est-il ?

Une détonation violente, toute proche, dispense le vaguemestre de répondre. C'est le canon de la place du Grand-Sérail, là, tout près, sous nos fenêtres, le canon confié aux soins des ponctuels petits soldats annamites. Midi.

Je me lève. Je rassemble jalousement mes documents. Je passe dans le cabinet du colonel Prieur qui les enferme dans son grand coffre-fort... Un, deux, trois tours de clef. Ils sont bien en sûreté, les terribles papiers. Ah ! prodigieuse boîte de Pandore... Si ton contenu venait soudain à se répandre par le monde...

— Des choses intéressantes, Domèvre ?

— Assez intéressantes, mon colonel. J'aurais peut-être besoin de vous demander une automobile et d'aller faire un tour chez les Alaouites, du côté de Safita.

— De quoi s'agit-il ?

— Permettez-moi de vous faire la surprise. Et, d'ailleurs, je ne suis pas moi-même encore bien fixé ; une simple idée.

— Combien de temps vous faut-il ?

— Deux jours me suffiront, j'espère.

— Bien. Vous partirez demain matin, parce que, ce soir, nous avons à travailler ensemble. Notre agent de Mossoul est revenu.

— Ah ! il a pu passer ?

— Pas sans difficultés ; mais il a passé. Il s'était déguisé en prêtre jacobite. Il n'aura pas volé son argent.

— Combien de troupes turques du côté de Nisibin, mon colonel ?

— Ce que nous avons prévu : une division et demie.

— C'est Kiazim Karabékir qui commande ?

— C'est Kiazim Karabékir.

— Nous nous en doutions. A ce soir, mon colonel.

— A ce soir.

Tout en marchant, je lisais ma lettre. J'avais attendu pour l'ouvrir d'être dehors, seul. Elle était telle que je savais qu'elle serait.

« Mon cher enfant, écrivait ma mère, tu ne m'as jamais donné que des satisfactions. Pourquoi le ton presque craintif sur lequel tu es venu me demander cette autorisation ? Tu n'ignorais pas que mon plus cher désir était de te voir marié. D'autre part, tu m'avais déjà parlé dans tes lettres de cette jeune fille, et de façon telle que j'avais compris, peut-être avant toi-même, que tu l'ai-

mais. Je l'aimais, moi, pour avoir soigné mon fils, alors que je ne pouvais le faire moi-même. Sa mère est morte : elle aura une mère en moi, de même que tu auras, toi, un père en son père. Elle n'a pas de fortune, me dis-tu ? Je n'en avais guère non plus. Mais ta carrière s'annonce splendide et tes goûts, je le sais, sont simples. Je pense que les siens... »

Je m'arrêtai pour sourire. Je songeais à ma conversation, vieille d'à peine trois semaines, avec Walter. Lui, il croyait discerner en moi des appétits de luxe. Comme deux êtres, qui nous aiment avec une égale force, peuvent nous juger de façon différente !

En lisant, j'avais changé de route. Je tournais le dos au cercle militaire où, le matin, je pensais déjeuner. Je me dirigeais vers la maison du colonel Hennequin.

— Lucien, c'est vous !

En m'entendant parler sur le seuil de la porte avec l'Annamite, Michelle était accourue.

— Entrez.

Je la suivis dans le salon. Ses yeux m'interrogeaient avec une anxiété que la joie des miens transforma en espoir.

— La lettre est arrivée, n'est-ce pas ?

— La voici.

— J'en étais sûre. J'avais bien calculé, voyez-vous. Tout à l'heure, quand j'ai aperçu le *Lotus*

entrant dans le port, je me suis mise à trembler, comme une enfant.

— Vous tremblez encore, Michelle ?

— Vous croyez ? C'est que c'est vrai. Aussi, vous ne me dites rien. Eh bien ?

Je lui tendis la lettre.

— Lisez.

— Vraiment, je peux...

— Lisez, Michelle.

A mesure qu'elle avançait dans la lecture des pages bordées de noir, son cher visage contracté se détendait. Puis, ses yeux s'emplirent de larmes.

Elle me prit la main.

— Que je suis heureuse, mon Dieu !

Moi aussi, je l'étais, je le jure. Depuis, j'ai connu un autre bonheur, sans doute, et je ne le renie pas. Mais je pense que cette minute fut tout de même la plus claire de ma vie.

— Et le colonel ?

— Papa ? Ah ! papa, il n'est jamais là quand il faudrait. Il déjeune au cercle de l'Union... un banquet des anciens élèves de Polytechnique. Quelque chose comme cela. Nous sommes seuls. Mais cela vaut mieux. Nous allons pouvoir nous entendre sur la façon dont nous lui ferons la surprise, quand il va rentrer. Je vous garde à déjeuner.

— C'est que...

— Quoi ? Il ferait beau voir que vous me refu-

siez quelque chose, aujourd'hui. Vous savez, je ne me mettrai pas en frais pour vous. C'est dit ?

— C'est dit, Michelle.

Sur la nappe blanche luisaient les ravieres avec leurs beaux légumes verts et rouges. Le soleil, traversant la carafe de vin d'or, faisait une ronde et mouvante tache de topaze.

Nous relisions, sans nous lasser, la lettre de France.

— Avez-vous vu ce que ma mère demande, Michelle ?

— Pauvre femme ! Avez-vous pu penser une minute que j'aurais consenti à me marier sans qu'elle fût là, et, d'autre part, songé à lui imposer un tel voyage. Non, non. C'est en France que notre mariage aura lieu. Et puis, je veux qu'elle me connaisse avant. Je peux très bien ne pas lui plaire, vous savez.

— Michelle, Michelle, ne parlez donc pas ainsi contre votre pensée. Parlons plutôt un peu de votre père. Comment allons-nous nous y prendre pour lui annoncer la chose ?

— Papa, oh ! papa, je crois qu'il y a longtemps qu'il s'en doute.

— Je le crois aussi, fis-je en souriant. Et beaucoup de gens à Beyrouth commencent à être dans son cas.

— Ce n'est pas par moi qu'ils sont au courant.

— Ni par moi. Mais enfin, on ne peut exiger de

ceux qui nous entourent qu'ils soient aveugles. Ne vous a-t-on jamais fait d'allusion ?

— Si, dit-elle, riant. Plusieurs, parmi les jeunes femmes et les jeunes filles que je vois, m'ont accusée de vous accaparer.

— C'est trop fort.

— Je me suis défendue, comme bien vous pensez. Mais elles n'ont pas tout à fait tort. Et puis, c'est un peu votre faute, aussi. Vous n'avez fait encore aucune visite.

— De mieux en mieux. Mais il y a à peine un mois que j'ai quitté l'hôpital.

— C'est ce que j'ai dit. Mais on me répond alors que ce n'est pas ce qui vous empêche d'aller ailleurs.

— Chez vous, Michelle ?

— Oh ! pas seulement chez nous.

— Où cela, alors ?

— Tenez, par exemple, jeudi dernier, il paraît que vous avez passé la soirée à Tabaris, à danser avec les petites dames en rose du commandant Hobson.

— Vous êtes vraiment bien renseignée. Et vous avez attendu une semaine pour me faire part de cette belle découverte ?

— J'attendais la réponse de votre mère, dit-elle, riant de plus belle. Maintenant, monsieur, j'ai des droits, et cela ne se passera plus comme cela. Plaisanterie à part, Lucien, il faut que vous sortiez un peu. Il ne s'écoule pas un jour sans

que j'entende mon père me dire les louanges que le colonel Prieur va partout répétant à votre propos. Vous êtes un bourreau de travail. C'est très joli, mais je ne veux pas, moi, que vous tombiez malade. Il faut vous distraire, sortir un peu.

— Où voulez-vous que j'aille ?

— Pas à Tabaris, bien sûr. Mais il y a des gens très aimables ici, vous savez. Tenez, voulez-vous me faire un grand plaisir ?

— Dites.

— Eh bien, samedi, je fais des visites. C'est le jour de réception de l'amirale, de la femme du gouverneur du Grand-Liban. Venez. Nous nous rencontrerons comme par hasard. Ce sera très amusant.

— Samedi, Michelle, c'est impossible.

— Pourquoi ? Vous commencez à me refuser ce que je vous demande.

— Je pars demain matin en automobile pour deux jours. Je rentrerai dimanche. Une petite mission à remplir chez les Alaouites.

— Bon, voilà déjà que vous vous en allez. Tâchez de ne pas faire d'imprudences, là-bas. On se bat, du côté des Alaouites.

— Je serai bien sage, soyez tranquille.

— Je l'espère. En tout cas, vous dînez ce soir ici, et vous y déjeunez dimanche. Vous serez rentré, n'est-ce pas ?

— Je serai rentré.

— Bon. Pendant votre absence, je vais vous dresser une jolie petite liste des visites indispen-

sables à faire. Il y a trois ou quatre bals, d'ici la fin de la saison; je veux que vous y soyez invité. J'aime mieux vous voir danser avec moi qu'avec les belles amies du commandant Hobson.

— Michelle, je ne vous croyais pas si folle.

Elle me regarda, devenue soudain sérieuse.

— Moi non plus, dit-elle, je ne croyais pas pouvoir être ainsi. C'est la faute de toute cette joie, voyez-vous.

— Vous rappelez-vous, dis-je, ce que vous me répétiez sans cesse ces jours-ci : « J'ai peur, Lucien, j'ai peur. » Avez-vous, maintenant, une confiance totale, comme vous devez l'avoir, dans notre destinée ? Vous ne répondez pas ? Est-ce que je vous ai peinée en posant cette question ? Voyons, Michelle, parlez, sinon c'est moi qui vais avoir de la peine.

— C'est vrai, murmura-t-elle d'une voix grave. C'était bizarre, chez moi, cette difficulté à croire au bonheur.

*
* * *

De mon voyage au pays alaouite, je rentrai fourbu, mais avec la sensation que je n'avais pas perdu mon temps. J'arrivai le dimanche matin chez le colonel Hennequin, juste à temps pour me mettre à table. Nous passâmes ensemble la plus gaie, la plus reposante des journées, tout entiers à des projets que rien ne semblait plus pouvoir

contrarier. Les termes de ma réponse à ma mère furent arrêtés. Le colonel avait droit à son congé à partir du mois de novembre ; je retarderais le mien jusqu'à ce moment. Nous partirions à cette date tous trois pour la France, et le mariage aurait lieu fin décembre, ou dans les premiers jours de janvier. Après... après, que nous importait !

— Maintenant, mes enfants, dit le colonel, dont la joie était la plus exubérante, je pense que vous serez de mon avis : il est bon de mettre au courant, d'ores et déjà, quelques intimes : Prieur, le général, les Laforrêt.

— Avec M^{me} Laforrêt, dit Michelle, toute la ville, le lendemain même, sera au courant.

— Y voyez-vous un inconvénient ? demandai-je.

Elle me regarda, haussa les épaules en souriant.

— J'ai l'intention, dit le colonel, de donner, d'ici une quinzaine, un petit dîner. Oh ! pas un dîner de fiançailles. A celui-là, il est entendu que votre chère maman doit assister. Mais un dîner où nous réunirons des amis. Ce sera la meilleure façon de faire part de la nouvelle à ceux, mon enfant, qui vous ont témoigné de l'intérêt, tant lorsque vous étiez à l'hôpital qu'au moment de votre affectation à l'état-major. Naturellement, si vous avez deux ou trois officiers de vos amis...

— Deux ou trois, oui, dis-je. Mais pas plus.

En répondant, je venais subitement d'évoquer la figure réprobatrice de Walter :

Je regagnai vers onze heures le quartier de la Remonte. J'aurais été heureux, après quatre journées si bien remplies, de pouvoir me coucher tout de suite. Il n'y fallait pas songer. Je tenais à consigner immédiatement, dans un rapport succinct, les résultats de ma randonnée chez les Alaouites. La fatigue s'évapora au fur et à mesure que je travaillais. Vers une heure et demie, j'éteignis ma lampe, assez satisfait de la besogne que je venais d'abattre.

Le lendemain matin, à huit heures, j'étais dans le cabinet du colonel Prieur.

— Déjà de retour, Domèvre ?

— Je suis rentré depuis hier, mon colonel.

— Vous avez pu faire quelque chose d'intéressant, en si peu de temps ?

— Vous jugerez vous-même.

— J'avoue que vous m'intriguez un peu. Quelle impression rapportez-vous de chez les Alaouites ?

— Celle que la rébellion touche à sa fin.

— Vous êtes allés à Safita ?

— A Safita, à Tartous et à Baniyas, mon colonel.

— Fichtre ! vous n'avez pas perdu votre temps.

— D'autant moins qu'en route je me suis arrêté une bonne demi-journée à Tripoli.

— A Tripoli, pourquoi ?

— Parce qu'à Tripoli, mon colonel, je tenais à renouer des relations avec une vieille connaissance, un ancien maréchal des logis de spahis, qui

m'a une ou deux fois sauvé la vie, et à qui j'ai eu l'occasion de rendre le même service.

— Ah ! Et qu'est-ce qu'il fait là, votre maréchal des logis ?

— Il est retraité, mon colonel, et, comme sa pension n'est pas très grasse, il a ouvert un petit café, tout près de la grande mosquée, un petit café fréquenté exclusivement par des musulmans.

— Il est musulman lui-même ?

— Oui, musulman schiite. Mais il ne se vante pas de cette particularité devant sa clientèle, uniquement composée de sunnites. Mon ami le major Hobson, lui-même, ignore ce détail.

— Hobson, qu'a-t-il à voir là dedans ?

— Hobson, mon colonel, s'intéresse énormément aux vieilles pierres. Or, quand il vient à Tripoli, assez souvent, pour admirer les restes du château du comte de Toulouse, il ne manque jamais de venir fumer un narghilé dans le petit café d'Aouad-el-Jebar. C'est le nom de mon maréchal des logis.

— Vous êtes un homme précieux, Domèvre.

— Vous êtes trop bon, mon colonel.

— Bref ?

— Bref, Aouad-el-Jebar m'a appris des choses curieuses sur un autre de nos amis, Salid Ali Khelf.

— Sur Salid Ali Khelf, notre agent de Tartous ?

— Sur lui-même.

— Il ne serait pas sûr ?

— Je ne me serais pas donné la peine de faire ce voyage si je n'avais eu des doutes.

— Ecoutez, Domèvre. Salid Ali Khelf est un de nos plus anciens agents. Le commandant Trabaud l'employait à Rouad depuis 1917.

— C'est vrai, mon colonel ; mais, dès cette date, nous n'étions pas seuls à l'employer.

Il mangeait à deux râteliers.

— Il touchait aussi de l'Angleterre ?

— Oui. La chose n'avait pas alors beaucoup d'importance, puisque les buts de guerre étaient identiques. Aujourd'hui, nous sommes payés — c'est une façon de parler — pour savoir que les buts de paix sont différents. Salid Ali Khelf nous trahit, mais sa trahison, hélas ! est compréhensible. Nous ne rémunérons guère nos agents, mon colonel. Je voudrais savoir, pour la même besogne que la mienne, quels sont les crédits dont peut disposer mon ami le major Hobson.

— Il dispose de crédits illimités, dit le colonel Prieur, illimités.

Nous restâmes tous deux un instant sans parler.

— Salid Ali Khelf, reprit le colonel, vraiment, j'avais confiance en lui. Je crois même, ma parole, que c'est moi qui l'ai fait nommer mudir. C'est maintenant un personnage, dans la région de Baniyas et de Tartous.

— Oui, mon colonel, et l'influence qu'il nous doit, il la retourne contre nous.

— Matériellement, qu'a-t-il fait ?

— C'est lui qui a fait passer aux insurgés la contrebande de guerre, fusils et munitions.

— Contrebande anglaise, naturellement.

— Naturellement, mon colonel. Toute la montagne des Ansariés a été armée par ses soins.

— Le misérable !

— En outre, c'est lui qui a communiqué à Cheikh Saleh l'itinéraire de marche de la colonne du lieutenant Estève, qui a été à peu près anéantie près de Tel Kalaat. Cet itinéraire, il pouvait se l'être, sans trop de peine, procuré directement, puisqu'il était notre agent. Mais il y a autant de chances pour qu'il le tint de notre ami Hobson.

— Dire, s'écria le colonel Prieur; dire que, ce soir, je dine au consulat d'Amérique, et qu'il y a tout à parier que je ferai un bridge avec Hobson.

— D'ici là, j'en ferai peut-être moi-même un avec lui, mon colonel.

— Drôle de métier que le nôtre, Domèvre.

— Oui, mon colonel, mais qui a bien son utilité.

— Je vois que vous êtes conquis, dit-il.

— Je suis conquis.

Il réfléchissait.

— Je vous remercie, dit-il enfin. Tout cela est de la plus haute importance. Ah ! on aura bien fait tout ce qu'on aura pu pour nous rendre la vie impossible, dans ce superbe pays. Mais nous nous obstinerons, sacredieu ! Nous ne laisserons pas la place aux autres. Dites-moi, je vais, cet après-midi chez le général. Tout ce que vous venez de

me dire, il faudrait me le consigner dans un rapport.

— Voici ce rapport, mon colonel.

Il me regarda, étonné et ravi.

— Ah ! fit-il, deux années remplies comme celle-là, et je ne serai pas en peine pour vos galons de commandant. Y a-t-il, dans votre rapport, des preuves matérielles contre Salid Ali Khelf ?

— Il n'y a pas de reçu signé de lui pour les quelques milliers de livres sterling qu'il a encaissés. Mais, en l'espèce, je vous en donne ma parole, les preuves morales sont suffisantes pour...

— Pour ?

Nous échangeâmes le même coup d'œil rapide. Puis, le colonel Prieur sourit.

— Ceci regarde nos agents d'exécution, Domèvre. Encore une fois, merci. Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ?

— Mon colonel, je voudrais vous demander une faveur.

— Accordé. De quoi s'agit-il ?

— Mon colonel, mon service commence à être à peu près organisé. Je voudrais obtenir l'autorisation de m'absenter un peu de mon bureau, les après-midi de cette semaine. Je n'ai encore fait aucune visite, et...

Il se mit à rire.

— Je n'osais pas vous offrir moi-même ce que vous venez de me demander. Mais laissez-moi vous dire très franchement que ma femme, à qui

je parle sans cesse de vous, commençait à trouver que vous ne mettiez pas beaucoup d'empressement à venir la voir. Or, je présume qu'elle n'est pas la seule de son avis. Sortez donc, mon cher. Sortez tant que vous voudrez. D'ailleurs — et il eut un hochement de tête entendu — même au point de vue de notre métier, cela peut ne pas être une mauvaise chose.



Pendant la semaine qui suivit, ayant revêtu ma grande tenue, je fis les visites dont Michelle m'avait imposé la liste et ce ne fut pas une semaine désagréable. Successivement, tous les salons me virent surgir dans l'encadrement de leur porte, d'abord un peu emprunté, puis à mesure que mes relations se multipliaient, plus désinvolte. Il est amusant de retrouver, au cours des cinq à six visites que l'on fait dans une après-midi, à Beyrouth comme à Paris, cinq fois, six fois, les mêmes personnes. Lorsque Michelle et moi nous organisions nos petites rencontres fortuites, jamais nous n'avions l'audace d'en mettre, pour la même après-midi, plus de deux sur le compte du hasard... Nous nous le déclarions, le soir, en riant, quand, nous retrouvant chez elle, nous faisons la chronique d'une de ces journées si bien remplies.

J'avais jugé indigne de moi cette façon d'em-

ployer son temps. Voici que je m'y complaisais. On prenait du thé. On dansait. Je goûtais cette douceur qui contrastait si fort avec ma rude vie passée. Mon uniforme, cet uniforme illustré par Walter et les autres, me désignait à l'attention des jeunes filles et des jeunes femmes, à leurs vœux muets. Il est, certes, agréable de danser avec un aviateur. Mais, avec un méhariste, quelle fierté !

— C'est bien dans ce bras, capitaine, que vous avez reçu une balle ? Je ne vous fais pas mal ?

— Mais non, mademoiselle. Je vous en supplie, appuyez-vous sans crainte. Je suis tout à fait guéri.

Les beaux jours, déjà avancés, faisaient surgir les charmants costumes d'été. Robes de tulle ou d'étamine mauve, citron, bleu pâle, vert Nil, rose. Nuances un peu voyantes, peut-être, mais si naturelles, cadrant si bien avec l'azur merveilleux que les grandes baies des salons découpaient en ogive, avec les palmes balancées, avec les fleurs violettes des jacarandas, avec le feu rouge des hibiscus. Charme inattendu de ces réceptions syriennes, avec ces vieux messieurs en tarbouches et stamboulites, ces jeunes gens en vestons de couleurs mourantes, ces officiers français, ces femmes, surtout, presque toujours fort belles. Comme je les aimais, ces penchantes indigènes ! Comme je les sentais nos alliées fidèles, celles que la leçon de France avait le plus de chances de séduire, d'émouvoir...

— Et comment trouvez-vous, capitaine, nos montagnes ? Aussi belles que celles de chez vous ?

— Je les connais encore si peu, madame. Beyrouth même ne m'est pas très familier. Sur trois mois, pensez donc, deux à l'hôpital.

— Et les autres au désert, nous savons, à vous battre pour nous contre les bédouins de cet horrible Fayçal. Vous êtes un héros !

— Madame !

— Si, si. Nous sommes reconnaissantes aux soldats français. Connaissez-vous ma cousine, M^{me} Negib Haddad ? Venez que je vous présente. Elle est jolie, n'est-ce pas ?

— Monterez-vous cet été à Aley ou à Sofar, capitaine ?

— Je ne sais pas encore, madame.

— Il faut monter. Rester à Beyrouth, c'est impossible. Toi, ma chérie, qui as de l'influence sur lui, dis-lui qu'il faut qu'il monte. Vous viendrez me voir à Bhamdoun, tout près d'Aley. Par exemple, il ne faudra pas trop regarder notre maison, parce que, là-bas, nous sommes à la campagne, vous comprenez ?

— Vous êtes mille fois trop bonne, madame.

— Voici justement notre autre cousine, M^{me} Sélim Khoury, qui passe, elle aussi, l'été à Bhamdoun. Le capitaine Domèvre, dont tu as certainement entendu parler, ma chérie.

— Tu arrives trop tard, ma chère Saada. J'ai

dansé avec le capitaine avant-hier, chez Alfred Sursock.

— Déjà ! Il dit qu'il n'a commencé ses visites que depuis trois jours, et il a trouvé le moyen de t'inviter à danser. Vraiment, je suis jalouse de toi. Voici justement un fox-trott. Il est pour moi, capitaine. Non, non, je n'accepterai pas d'excuses.

— Eh bien, me disait, à l'autre bout du salon, le fox-trott terminé, la femme d'un commandant, il n'y en a avec vous que pour les dames syriennes. Vous ne dansez qu'avec elles. Elles vous plaisent donc tant que cela ?

— Je les trouve charmantes, affirmais-je, ravi du sourire pincé que ma réponse provoquait toujours.

Je me souviens, ce fut le vendredi. J'allai, ce jour-là, rendre visite à la femme du secrétaire général du Haut-Commissariat. M^{lle} Hennequin, un peu lasse, m'avait averti que, de cette journée, je ne la rencontrerais pas. Immédiatement, j'avais manifesté l'intention d'aller tout bonnement à mon bureau. Mais elle s'était gendarmée. J'avais obéi.

- Il était cinq heures quand je pénétrai dans ce salon, bondé de monde. L'atmosphère, très lourde, faisait prévoir un prochain orage. Par les fenêtres, les parfums des jardins entraient et se mêlaient à profusion aux parfums des femmes.

Dès mon entrée, je fus accaparé par le groupe

de mes danseuses habituelles. On vint m'arracher à elles pour me présenter à trois jeunes femmes qui prenaient le thé dans le coin le plus sombre du salon. Je n'entendis qu'à peine leurs noms, m'inclinai, demeurai pour la forme cinq minutes avec elles, puis je réussis, par une manœuvre sournoise, à rejoindre mes sympathiques petites filles. Ne comptant pas me voir revenir si tôt, elles s'étaient mises à causer des choses qui leur tenaient le plus à cœur. Avec un amusement délicieux, j'écoutais, ne m'y mêlant que lorsqu'elles m'y conviaient, leur zézayante conversation.

— Comme tu as une jolie robe, Vera !

— C'est Clio, ma chérie, qui a bien voulu me donner le patron. Un modèle de Madeleine et Madeleine.

— De Madeleine et Madeleine ! Quelle chance tu as !

— Moins que Clio, qui va aller habiter Paris.

— C'est vrai. Son fiancé est banquier. Ils demeureront dans le quartier de l'Etoile. Rue Chalgrin, je crois.

— Vous connaissez la rue Chalgrin, capitaine ?

— Oui, mademoiselle. C'est une petite rue que j'aime beaucoup. Elle donne, à droite, dans l'avenue du Bois.

— L'avenue du Bois, mon Dieu ! Vous devez trouver Beyrouth bien laid, capitaine ?

— Mais non, mademoiselle, j'aime beaucoup Beyrouth. Et les femmes y sont si jolies...

— Vous dites cela pour nous faire plaisir.

— Je vous jure...

— Mon Dieu ! Vera, un coup de tonnerre. J'ai peur.

— Que tu es sotté, ma pauvre Héléne ! Le capitaine va se moquer de nous.

— Bon ! un éclair, maintenant. Dans dix minutes, je parie qu'il va pleuvoir à torrents.

— Tu as peur pour ta robe.

Habilement, je quittai ces petits oiseaux effarouchés et gagnai la porte. J'avais peur, moi aussi, non pour ma robe, mais pour mon uniforme. Elles, Vera, Héléne, les autres, les automobiles de leurs parents les attendaient sûrement en bas. Moi, soucieux de ne pas multiplier mes dépenses, j'avais congédié la voiture qui m'avait amené, et je ne tenais pas à être, en pleine rue, surpris par l'orage.

Il éclata brusquement comme je parvenais au bas de l'escalier. Des trombes d'eau se mirent à choir du ciel devenu soudain couleur de suie. Cochers et chauffeurs se précipitaient à l'abri, les uns sous le porche, les moins stylés à l'intérieur de leurs voitures.

— Voilà qui est gai, murmurai-je furieux, et reculant jusqu'à l'escalier pour ne pas être mêlé à cette cohue.

Il y avait bien dix minutes que la bourrasque

s'acharnait, sans qu'une déchirure des nuages vînt faire espérer sa fin. Plusieurs automobiles s'étaient arrêtées. Leurs occupants étaient descendus précipitamment au milieu d'une gerbe de boue, puis avaient gravi l'escalier en s'ébrouant.

« Autant remonter, moi aussi, là-haut, pensai-je. Je fais une figure stupide, ici, au milieu de tous ces domestiques. »

Comme j'allais, en désespoir de cause, mettre mon projet à exécution, j'entendis des pas au-dessus de moi. Quelqu'un descendait l'escalier, une jeune femme. Je m'effaçai pour la laisser passer.

— Elias, appela-t-elle.

Un des chauffeurs s'approcha. Sa maîtresse se mit à lui parler en une langue qui me parut être du russe. Il sortit sous la pluie, gagna une des limousines qu'il commença de faire virer.

La jeune femme relevait, sur le seuil de la porte, le col de son manteau de satin noir.

Elle me tournait le dos, et ce long et ample manteau rendait par ailleurs problématique une identification quelconque. Je crus reconnaître néanmoins une des trois dames à qui j'avais été présenté quelques instants auparavant.

L'automobile était venue se ranger devant l'escalier. Le chauffeur ouvrit la portière. La jeune femme n'avait qu'un mètre à peine à franchir. Elle releva sa robe, parut prendre son élan pour sauter par-dessus la flaque d'eau beige qui clapot-

...it au bas du perron. Je suivais chacun de ses mouvements avec une attention qui avait fait fondre ma mauvaise humeur de tout à l'heure... Et, soudain, j'eus juste le temps de prendre un air indifférent.

Elle venait de se retourner.

— Capitaine ?

— Madame !

— Aucune de ces voitures ne vous appartient, je pense ?

— En effet, madame. J'ai renvoyé la mienne.

— L'orage n'a pas l'air d'être près de cesser. Vous rendrai-je service en vous déposant quelque part ?

Elle me faisait cette offre inattendue en un français très pur, mais sous lequel on sentait aisément transparaître un léger accent étranger.

— Madame, je craindrais vraiment d'abuser...

— Mais non, c'est la moindre des choses. Où allez-vous ?

— Chez le colonel Olivier, madame.

— Le colonel Olivier ? Il habite avenue des Français, à deux pas du Cercle Militaire. C'est tout à fait mon chemin. Montez donc, ou plutôt donnez-moi la main, pour m'aider à franchir cette odieuse flaque.

Elle venait d'appuyer son bras contre le mien. J'eus à peine le temps de sentir son mince poids.

Maintenant, elle donnait brièvement des ordres au chauffeur.

— Là, dit-elle, voilà qui est fait. En route.

Tout cela s'était passé si rapidement que j'en restais un peu abasourdi. Elle s'en aperçut et se mit à rire.

— Vous avez l'air bien malheureux.

— Madame...

— Voulez-vous que je vous dise pourquoi ? Vous avez peur que je vous demande mon nom, et vous ne vous en souvenez pas.

L'automobile nous emportait à toute allure. La pluie, fouettant les carreaux, la transformait en une espèce de cage glauque et grisâtre. Je ne pouvais même pas distinguer, dérobé qu'il était par une épaisse voilette, le visage de ma bienfaitrice.

— On se croirait à Paris, au mois de novembre, murmura-t-elle.

Et, comme je demeurais toujours sans mot dire, elle rit de nouveau, plus fort.

— Madame, hasardai-je enfin, croyez que je me rends compte combien je suis ridicule.

— Mais non, mais non, fit-elle. Il ne faut jamais dramatiser.

— Voulez-vous être assez bonne pour me rappeler votre nom ? J'avoue que je ne l'ai pas entendu, tout à l'heure, quand on m'a présenté.

— Vous tâcherez de l'apprendre par une autre que moi. Voyez-vous, je fais le bien de façon désintéressée. Vous dire mon nom, en cette minute, c'est vous donner l'ordre de me faire une

visite de politesse. Je ne tiens pas à ces manifestations-là.

— Je ne viendrai chez vous que si vous m'y autorisez.

— Eh ! dit-elle, vous voici arrivé.

Que ressentis-je au juste en cette minute. Toujours est-il que je saisis sa main, qu'elle venait de poser sur la poignée de la portière.

— Je ne descendrai que lorsque vous m'aurez dit...

— Allons, fit-elle, nonchalamment, pas d'enfantillage. Voilà comment on est toujours payé de ses bonnes actions. Et puis, on nous voit, vous savez. Tenez, il y a là, justement, un officier qui semble prendre le plus vif intérêt à cette petite scène de ménage.

Elle avait ouvert la portière.

— Au revoir, capitaine.

Furieux et dépité, je me retrouvai sur le pavé et faillis marcher sur les pieds de Roche. Bloqué lui aussi par la pluie, il attendait, sous la porte du colonel Olivier, la fin de la bourrasque. L'automobile avait disparu au fond de l'avenue.

Il m'interpella sur un ton de surprise goguenarde :

— Mâtin, tu ne t'embêtes pas !

— Que fais-tu là ? dis-je.

— Je vous regardais, tiens.

— Tu connais cette femme ?

— Je te crois, que je la connais.

— Qui est-ce ?

— Dis donc, il ne faudrait pas exagérer. Tu arrives dans son auto, et tu viens me demander...

— Puisque je te dis que je ne la connais pas. Nous sortions tout à l'heure ensemble de la même maison. Il pleuvait. Elle m'a pris dans sa voiture, mais elle ne m'a pas dit son nom. Consens-tu maintenant à me dire qui elle est ?

— Ah ! c'est bien d'elle, en vérité. Qui elle est ? Un numéro, mon cher, un sacré numéro. La comtesse Orlof.

— La comtesse Orlof ?

Il me sembla que j'avais déjà entendu ce nom. Subitement, je me souvins. Je n'en continuai pas moins à interroger Roche.

— Un numéro ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu as très bien compris.

— Elle est mariée ?

— Elle est veuve.

— Elle a des amants ?

Un capitaine d'artillerie survint. C'était un bon garçon blond et rose, à binocle. Le type accompli du fâcheux. Roche comprit que je ne tenais pas à poursuivre devant lui la conversation.

— Vous allez chez M^{me} Olivier ? demanda l'homme au binocle.

— Oui.

— J'en sors, dit Roche. On s'y rase. Bien du plaisir. On se retrouvera, tout à l'heure, au Kursaal.

— Oui, mais je te préviens qu'à huit heures j'y ai rendez-vous avec Hobson.

— Alors, nous nous reverrons sans doute, ce soir, à Tabaris, au bal de la Croix-Rouge italienne ?

— Peut-être.

— Au revoir.

*
* *

Hobson était déjà installé à une table du jardin du Kursaal ; quand j'y pénétrai, il lisait les journaux.

— Continuez, lui dis-je. J'ai moi-même une lettre dont je voudrais bien prendre connaissance. Excusons-nous mutuellement.

J'avais fini de lire ma lettre qu'il parcourait toujours ses feuilles. Soudain, je le vis tressaillir légèrement, vider son verre de whisky, puis me regarder d'un air railleur.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Pour rien, pour rien. Mais ne trouvez-vous pas réellement qu'il y a de bien ignobles individus ?

Parlant ainsi, il me tendait un numéro de la *Syrie*. Je lus le passage qu'il me soulignait du pouce.

UN VILAIN MONSIEUR. — Tartous (4 mai). — Les autorités ont procédé hier à l'arrestation du mu-dir de Beggaran Salid Ali Khelî, sur la dénonciation de Hammoud Dakhel, employé à la douane,

à Rouad. Salid Ali Khelf est convaincu de violences sur la personne de la dame Aïscha, épouse de Hammoud Dakhel. Ce triste personnage a été écroué à la prison de Tartous. La police a eu toutes les peines du monde à le protéger contre la fureur de la population, qui voulait lui faire un mauvais parti.

Je rendis son journal à Hobson.

— Vous avez raison. Un bien ignoble individu.

— Cela fait plaisir, dit-il, de voir encore des maris soucieux de leur honneur.

Nous nous regardions, tous deux, bien en face. Simultanément, nous nous mîmes à sourire.

— Brave Hammoud Dakhel ! dit Hobson. Le gouvernement français, j'en suis certain, lui tiendra compte de la confiance qu'il a ainsi manifestée dans son équité. Il faut qu'un gouvernement récompense toujours la confiance qu'on a mise en lui.

— Toujours, dis-je. Et c'est pour cela, j'espère, qu'un autre gouvernement que je connais ne laissera jamais dans le besoin la famille de ce pauvre Salid Ali Khelf.

Hobson s'était fait verser un nouveau whisky.

— Il y a plaisir à échanger des idées avec vous, constata-t-il. A propos, j'ai oublié de vous demander si vous étiez content de la tournée que vous avez faite l'autre jour chez les Alaouites. Du côté de Tartous, précisément.

— Enchanté. Mais vous me faites penser que je me suis rendu coupable d'un oubli identique à votre égard. Avez-vous été content de votre promenade à Palmyre ?

— Enchanté.

— Si l'intérêt de ce voyage n'était pas avant tout archéologique, comme on voudrait, n'est-ce pas, étudier ces curieux bédouins Amarat, dont les terrains de parcours empiètent à la fois sur vos territoires et les nôtres !

— Je le répète, dit Hobson, il y a plaisir à causer avec vous.

Il frappa dans ses mains.

— Barman, deux *Métropolitain*.

Quand on eut déposé devant nous les deux verres emplis de la belle liqueur rose, Hobson éleva le sien à la hauteur de son œil gauche, dont il cligna.

— Mes félicitations.

— Pourquoi ? demandai-je innocemment.

Il eut un rire silencieux.

— Pauvre Salid Ali Khelf !

— Une telle aventure est, en effet, déplorable.

— Voulez-vous me faire le plaisir de prendre votre verre ? dit-il. Nous allons trinquer.

— A vos ordres.

— Encore une fois, je suis ravi, vraiment, de jouer le jeu avec vous. Pauvre Salid Ali Khelf !... Bon. Vous admettez, n'est-ce pas, que j'avais gagné la première manche ?

— Je l'admets.

— Bon, j'admets, moi, que vous avez gagné la seconde. Il reste la belle. C'est à la belle que nous allons trinquer.

— Entendu, à la belle ! dis-je.

— A la belle !

J'approchai mon verre de mes lèvres. Au même instant, je vis Hobson, qui faisait le même geste, s'arrêter, reposer son verre, se lever tout d'une pièce, s'incliner...

Je me retournai. La comtesse Orlof, entrant au Kursaal, passait derrière nous. Elle était conduite par un petit lieutenant de spahis, rougissant et radieux de sa bonne fortune. Elle était en toilette de soirée. Une cape de velours bleu, doublée d'argent, laissait nue une de ses épaules. Je me levai et m'inclinai aussi. Elle répondit par un léger signe de tête.

Un peu du silence qui, un mois plus tôt, au même endroit, avait accueilli le passage de Walter, salua celui de cette femme.

De nous deux, ce fut Hobson qui se ressaisit le premier.

— Voyez, fit-il, se rasseyant, un des coups de votre damnée langue française. « A la belle ! », étions-nous en train de dire, en choquant nos verres. La comtesse Athelstane a entendu, et elle a sûrement dû croire que c'était à sa santé que nous buvions.